

XYZ. La revue de la nouvelle

Le *kanum*

Matthieu Baumier



Number 55, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4478ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baumier, M. (1998). *Le kanum*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 57–64.

Le kanum

Matthieu Baumier

L'affaire Kédar a commencé par une banale nuit pluvieuse. La bruine et l'obscurité, oppressante, brumeuse, empêchaient les lumières du Touquet de percer la pénombre. L'ambiance était sordide.

Un homme apparut. Il longea les murs aux fenêtres sombres de la rue de Paris et se faufila ainsi, discrètement, jusqu'au coin de la rue Saint-Jean. Il n'y avait personne, hormis cet homme, et seule une âme en quête de délits pouvait s'être décidée à quitter le coin d'un bon feu pour une promenade nocturne, même en plein centre-ville. Étrangement, il n'y avait presque pas de bruit : la ville était silencieuse, étonnamment silencieuse. C'était à peine si l'on pouvait entendre, au loin, une voiture démarrer ou bien un vague bruit de train glissant sur des rails humides. Le vent de la mer a des effets surprenants au Touquet : il peut s'emparer des bruits de la ville, les envelopper et fuir au large avec eux. L'homme souriait. Il devait être le seul à des kilomètres à la ronde, mais peut-être pensait-il au chant des oiseaux de la forêt toute proche ou bien entendait-il les cris des mouettes, planant au-dessus des toits de la ville à la recherche d'une improbable nourriture... Pourtant, même les mouettes se tairaient. La brume transformait les rues et le bitume en une espèce de coton protecteur, et c'était pour cela que l'homme avait choisi de s'aventurer dehors. Le brouillard s'était abattu sur la cité avec une vigueur telle qu'il fallait se trouver au pied des blocs de pierre du monument pour espérer apercevoir l'église Sainte-Jeanne-d'Arc... Le brouillard était à ce point opaque que personne ne pouvait songer à admirer les ferronneries de l'édifice religieux... C'était drôle... Comme voulu par

une improbable providence : on ne voyait pas à cinquante centimètres devant soi et pourtant les lueurs du beffroi de l'hôtel de ville apparaissaient, en hauteur, à près de trente-huit mètres du sol... Comme si les brumes étaient nées de la terre et ne s'élevaient pas au delà de la ville.

Soudain, l'homme obliqua à droite — au coin de la rue Saint-Jean — pour s'engouffrer dans la pénombre; il allongea le pas en direction du boulevard Pouget et de la digue. À l'évidence, il avait pour dessein de passer furtivement devant le casino et ses habitués curieux, les hiboux humains de toutes les nuits et de tous les temps. Les néons du temple du jeu tentaient tant bien que mal de percer la brume en une invite violente. Mais là n'était pas le but de sa promenade : l'homme n'était pas sorti de la douceur ouatée de son appartement — plus au nord, près du boulevard Villemessant — pour perdre à la roulette ou aux cartes le peu d'argent qu'il possédait encore. S'il s'était aventuré dans les froideurs de la nuit, c'était pour tuer. S'il était venu de la lointaine Albanie, c'était pour assouvir un désir de vengeance ancestral, pour accomplir un meurtre rituel.

Arrivé au coin de la rue, l'homme s'engagea dans le boulevard, progressa d'une centaine de mètres et, reconnaissant les lieux — il était venu flâner ici, des heures durant —, pénétra dans un vieil immeuble, un de ces bâtiments aux plâtres rongés par l'iode qui bordent la mer. Il demeura quelques minutes dans le noir, comme interdit. Puis, après s'être assuré à l'oreille que personne ne s'était abrité dans la cage d'escalier, il tourna le vieil interrupteur. Sa figure apparut alors en pleine lumière, révélant un homme jeune — il ne devait pas avoir trente ans — à la barbe hirsute, au visage fatigué, les traits tirés par de longues heures d'insomnies et de voyages inconfortables. Ses yeux étaient cernés comme le sont ceux de ces marins habitués à patienter des mois durant avant de revoir le port de leur naissance. Ses cheveux étaient sombres et courts. Son costume, mal assorti, tenait plus de celui du vagabond que de celui de l'homme de qualité. C'était pourtant un homme d'honneur et c'était cette vertu qui expliquait sa présence au Touquet,

cette nuit-là. Son costume n'était pas un de ces vêtements bon marché, plutôt un ensemble ancien qui devait avoir subi les roulis, l'iode et les poussières de l'océan. Ses yeux hagards, mais d'un bleu étincelant, guettaient de tous côtés, comme à la recherche d'un quelconque piège. Il savait, cependant, que personne n'était au courant de sa présence au Touquet. Pire encore : il n'ignorait pas que plus personne au monde ne se doutait de son existence. Le minuteur arriva en bout de course, la lampe s'éteignit.

L'homme tira un briquet de la poche de sa veste, fit rouler la pierre et alluma une brune. Il aspira de longues bouffées, sans faire le moindre mouvement, puis, toujours dans le noir, écrasa le reste de son clope d'un geste brusque. Il avait eu peur en traversant la ville, de cette terreur qui assaille les criminels amateurs tandis qu'elle amuse les assassins chevronnés. Maintenant, il paraissait parfaitement décidé. Après quelques minutes d'attente, l'homme alluma de nouveau son briquet et, le tenant du bout des doigts, le porta devant les boîtes aux lettres. Il passa chaque casier et chaque nom en revue, ne s'arrêtant que lorsqu'il eut enfin découvert celui de la famille Kédar. Sûr de lui, il se tourna et s'engagea dans l'escalier branlant pour se rendre au second étage de l'immeuble. Dès qu'il fut sur le palier, l'homme vérifia le numéro inscrit sur la porte de gauche, puis, à la lueur vacillante de son briquet, tritura la serrure à l'aide d'un fin morceau de métal jusqu'à obtenir l'effet escompté : l'ouverture de la porte. L'homme ne fit pas le moindre bruit en forçant la clenche, pas plus qu'en poussant la porte vermoulue ou qu'en entrant dans l'étroit couloir.



Il n'était pas encore six heures trente quand le téléphone sonna dans la chambre numéro 14 de l'hôtel de la Manche. Le commissaire Hyppolite Bigot tenta vainement de résister quelques secondes en enfonçant son visage sous un oreiller de faible épaisseur. Il espérait que la sonnerie s'arrête ; il n'en fut rien. Le commissaire vivait à l'hôtel depuis sa nomination en

catastrophe au Touquet, en remplacement d'un prédécesseur retrouvé étouffé, un demi-filet de pêche enfoncé dans la gorge. Le fonctionnaire était à ce point corrompu que ses supérieurs hiérarchiques avaient jugé préférable de conclure à un décès dû à des causes naturelles. C'était la thèse officielle. Celle qui avait été communiquée aux journaux. Le commissaire était à l'hôtel : il ne l'avait pas choisi. Son modeste traitement de policier à sept ans de la retraite ne lui permettait pas de louer un appartement dans le centre-ville et il n'avait pas encore trouvé de bonne aubaine, à proximité immédiate du Touquet, pour se loger décentement. Excédé, Hyppolite bondit sur son séant, attrapa le combiné et insulta copieusement l'inconnu qui osait l'appeler de bon matin. Il hurla des insanités à l'adresse du quidam qui osait lui téléphoner, lui qui avait dû intervenir sur le coup des deux heures du matin pour mettre un terme aux sons techno d'une « soirée » branchée, peu au goût de nombreux propriétaires de la Grande-Rue... Une *rave* clandestine et provocatrice, à l'abri du marché couvert... On aura tout vu !

— C'est quoi, ce foutu putain de bordel ?

— Désolé de vous tirer des bras de Morphée, patron... À moins que vous n'ayez retrouvé une des petites mignonnes dopées à l'*ecstasy* qui nous ont échappé hier ?

— Fais pas chier avec ton humour merdique, Valéry !

Le commissaire avait beau être entré en fonction depuis plusieurs semaines, il ne parvenait pas à s'habituer à l'humour dévastateur — parfois un tantinet gauchiste — de son bras droit, l'inspecteur Valéry. Un gars de la région qui ne tarissait pas d'éloges scabreux sur les passe-droits et autres privilèges de ce qu'il nommait la nomenklatura locale... Un genre de déçu poststalinien, en quelque sorte. Il avait même une expression qu'il ne cessait de ressasser à tout bout de champ...

— Vous savez... Il y a encore des bastilles à prendre, patron.

— Merde, Valéry ! Tu me la sors quarante fois par jour, ta putain de phrase ! Tu m'emmerdes pour me payer le petit déjeuner ou pour un truc important ?

— C'est important, le petit déjeuner.

— Écoute, petit... Je vais raccrocher et, dès que tu es moins con, tu me rappelles.

— Ah ah ah ah ! Elle est géniale, celle-là, patron... Faudra que je la refasse. Sérieusement, il y a eu du grabuge cette nuit...

— Où ?

— Boulevard Pouget.

— ...

— Vous êtes toujours là ?

— Et où tu veux que je sois ? Tu crois que j'ai été muté à la tête de la crim' en un quart de seconde ?

— Excusez-moi, patron, mais ça a l'air sérieux, cette histoire. Il y a eu un double suicide, dans un appart' du boulevard. On a pas voulu vous réveiller trop tôt, vu que vous pratiquez la *rave* le samedi soir...

— Tu fais chier, Valéry...

— ... alors, on a fait une première visite sur les lieux. Il y a deux cadavres : une femme — la trentaine au grand max — et un gosse — cinq-six ans, à tout casser...

— C'est quoi, ces conneries ?

— À première vue, la bonne femme aurait ouvert le gaz pour gagner le droit au grand sommeil... après avoir étranglé le morpion...

— Tout va bien ! C'est clair... On vit dans une société méri-dienne, faut bien que les gens trouvent une solution.

— Là, votre humour me dépasse, patron.

— Ça m'étonne qu'à moitié.

— Non, je voulais dire : vous êtes abonné à *L'Huma*, chef ?

— Merde !

— Excusez-moi, patron. Il y a un hic...

— Quoi ?

— La bonne femme était déjà morte avant d'ouvrir le gaz... Étranglée, elle aussi. On voit des marques d'ongles sur son cou aussi bien que la Voie lactée, la nuit, au-dessus du désert...

— Un simulacre...

— C'est ça, patron.

— Pourquoi ?

— ...

— Toi, à part raconter des conneries, tu connais pas beaucoup de réponses, hein ? Bon ! C'est simple... Tu me trouves le mari.

— Comment vous savez qu'il y a un mari, patron ?

— Quand chiard il y a, père il y a eu.

— Vous êtes biblique, chef.

— Je te rejoins au commissariat dans une heure. D'ici là, tu réunis toutes les informations sur les cadavres, tu retrouves le père et tu me fais chauffer le café promis, promis et offert.

— Chef !

— ...

— J'oubliais... Il y avait une lettre bien en vue, une lettre en langue étrangère.

— C'est mieux, mon petit Valéry... Ça va t'occuper. Tu me fais traduire ça et tu fais gaffe, j'aime pas le café bouilli.

Le commissaire Bigot raccrocha. Il quitta ses draps et prit une douche rapide avant de se raser. Puis il sortit rapidement de l'hôtel pour prendre la direction du commissariat. Il ne lui fallut pas une heure pour parvenir à son bureau. Le café était chaud. Le commissaire s'en servit une tasse et passa dans le bureau des inspecteurs, une pièce minuscule où tout était sens dessus dessous. Il régnait une agitation à faire pâlir n'importe quel commissaire divisionnaire de la capitale.

— Valéry ! Alors ?

— Ça roule, patron.

— J'écoute.

— Il y a un autre hic...

Le commissaire manqua de s'étouffer.

— Tout roule, t'as dit ?

— C'est-à-dire que... il y a un gus dans le bureau d'interrogatoire qui prétend être l'auteur du simulacre de suicide de la nuit dernière...

— Et... il dit quoi ?

— Qu'il avait peur qu'on croie vraiment que c'était un suicide, qu'il ne veut pas être malhonnête avec sa conscience... Des conneries dans ce genre-là, mais on comprend pas tout.

— C'est quoi, ce quidam ?

— Un Albanais...

— ...

— La bonne femme aussi ; madame Kédar...

— La lettre ?

— En albanais...

— Tu avais raison, mon petit, tout roule !

— ...

— Le père ?

— Monsieur Kédar. Mort, il y a trois semaines...

— Ah ?

— ... renversé par une voiture non identifiée... Fuite... La gendarmerie n'a pas retrouvé le chauffard.

— Ben tiens ! Attends une seconde... Il ne serait pas à côté des fois ?

— Si.

— Tu m'expliques comment tu communique avec ce gars-là ?

— C'est l'inspecteur Fauvel. Il a un doctorat en littérature albanaise.

— ...

L'interrogatoire ne s'éternisa pas. Le commissaire Bigot passa deux heures à écouter l'inspecteur Fauvel traduire les paroles du prisonnier. Ce dernier ne voulait personne d'autre dans le bureau. Il semblait considérer le commissaire comme un très haut personnage de l'État, quelque part entre un ministre de l'Intérieur et un chef de la police politique. Le prévenu était avide de parler, comme s'il gardait toute son histoire en lui depuis des temps immémoriaux. C'était un peu le cas d'ailleurs. Dès qu'il eut fini son monologue, le commissaire le fit transférer à la Centrale et prépara une télécopie pour le juge d'instruction — une jeune femme que Bigot aspirait à culbuter, malgré son âge.

De retour dans le bureau des inspecteurs, le commissaire se heurta à Valéry. Ce dernier l'attendait patiemment, une fesse posée sur sa table de travail — fumant une pâle cigarette américaine. L'inspecteur avait l'air interrogatif et curieux.

— Tout va pour le mieux, mon petit.

— Sérieusement, patron ?

— Je suis sérieux. Le gus arrive tout droit d'Albanie. Il est passé en fraude... Ça faisait vingt ans qu'il attendait ce moment-là. Depuis que toute sa famille s'est fait buter dans son village...

— C'est quoi, ce bordel ?

— Tu es victime d'influences néfastes, mon gars... Ce n'est pas un bordel, c'est une espèce de vendetta...

— ...

— Un *kanum*, si tu préfères... Une vengeance rituelle... Mais t'es un peu jeune ! Faut que tu lises du Kadaré...

— Mais je lis du Kadaré...

— ...

— Les conseils de Fauvel.

— Voyez-vous ça... Des flics littéraires... T'as pas dû lire le bon, alors ! Tu vois, ses grands-parents et ses parents, à ce gus, ils avaient passé toute une famille au fil du rasoir... À la moulinette... Les parents éloignés des morts ont appliqué le *kanum*, ils ont vengé les leurs. Paix à leur âme ! Le *kanum* s'arrêtait là, sauf qu'ils ont oublié un nourrisson...

— Et alors ?

— Alors ? Œil pour œil, dent pour dent, mon petit.